

## Lumières françaises et intériorité humaine \*

Xavier MARTIN

*Professeur à l'Université d'Angers*

RÉSUMÉ. — L'empirisme sensationniste, qui domine les Lumières françaises, les porte à voir l'intériorité humaine comme accessible sans réserve, et moralement et techniquement, aux investigations et manipulations. La composante totalitaire de la Révolution viendra s'inscrire directement dans la logique de ce postulat.

L'intériorité des êtres humains, comme « lieu » des pensées et des sentiments, est-elle un *espace* ? Oui, peut-on penser, si la perspective est matérialiste. Or telle est bien la dominante des Lumières françaises, dont va procéder, pour une large part, la Révolution. Le phénomène a deux aspects.

D'abord et surtout domine alors, inspiré de Locke, le sensualisme, ou empirisme sensationniste, lequel incline à rétrécir tous les phénomènes d'intériorité à une banale biochimie des sensations. Les matérialistes avoués n'ont aucun mal intellectuel à endosser cette conception, mais guère davantage certains philosophes reconnus pour être, à divers degrés, des spiritualistes. À Condillac, théoricien par excellence de ce sensationnisme en France, Voltaire a exprimé une entière adhésion, et Rousseau lui aussi, qui visiblement s'en est inspiré<sup>1</sup>. Sans doute peut-on parler d'une unanimité des Lumières françaises sur ce point majeur, avec la conséquence que ceux-là mêmes qui voient sans faveur le matérialisme auront tendance à raisonner comme s'ils étaient matérialistes, donc plus ou moins à le devenir diffusément. Il va de soi, incidemment, que ce sensationnisme, en matérialisant l'intériorité, incline *ipso facto* à la « spatialiser ». Il n'est

\* Ce texte développe une communication présentée au Colloque *Secret Spaces and Forbidden Places* (Kingston University, mai 1998). La version anglaise (trad. Tr. Selous) est en cours de publication dans les Actes du Colloque, Berghahn Books, Oxford. - Sauf mention contraire, c'est par nos soins que certains mots ou expressions sont présentés en italiques dans les citations.

<sup>1</sup> Voir notre *Nature humaine et Révolution française. Du Siècle des lumières au Code Napoléon*, DMM, Bouère, 1994, p. 55-56 et 73-76 ; trad. angl. P. Corcoran, Berghahn Books, Oxford, sous presse.

pas fortuit qu'évoquant ce courant doctrinal, Gusdorf se trouve conduit, assez spontanément, à forger l'expression d'un « espace du dedans »<sup>2</sup>.

Ensuite, ce siècle des Lumières est fortement porté à donner sa créance à une soi-disant science, la physiognomonie, qui veut et croit déduire le caractère et les penchants, donc les pensées et intentions, de la conformation matérielle du visage<sup>3</sup>. Du front de Catherine II, tel admirateur supputa « les cases », et crut pouvoir dire : « Sans être un Lavater, on y lisait comme dans un livre »<sup>4</sup>. Esprit indépendant, Mme de Charrière tourne en ridicule ce type de méthode<sup>5</sup>, mais en cela elle paraît isolée. Peu avant la Révolution, le philosophe Mercier, futur conventionnel, attache grand prix aux théories de Lavater, et de façon qu'on peut penser corrélatrice il apparaît comme obsédé par le souci de « pénétrer », autour de lui, les sentiments et les pensées<sup>6</sup>.

Plus largement, cette obsession de « transparence » nous semble alors un trait typique de la période. Le thème en revient fréquemment, dans les relations entre les personnes (« Si vous lisiez au fond de mon âme », etc.) comme sous la plume des grands auteurs. De son *Candide*, qu'indique Voltaire en premier lieu ? « Sa physionomie annonçait son âme »<sup>7</sup>. Diderot confie, précisément : « J'aime les hommes qui ont la physionomie de leur âme »<sup>8</sup>. La Thérèse « philosophe » de Boyer d'Argens fait la promesse de révéler « tous les replis de son cœur dès sa plus tendre enfance »<sup>9</sup>. La Mettrie dit porter « pour tout masque un visage transparent »<sup>10</sup>. Quant à Rousseau, qui avait l'heur ou le malheur d'être doté, si on l'en croit, d'un « cœur transparent comme le cristal »<sup>11</sup>, il est bien connu qu'une telle thématique est chez lui cruciale. Et

<sup>2</sup> G. Gusdorf, *Les Sciences humaines et la Pensée occidentale*, Payot, Paris, t. 6, *L'Avènement des Sciences humaines au Siècle des lumières*, 1973, p. 50.

<sup>3</sup> Les *Physiognomische Fragmente* de Lavater sont de 1775-1778.

<sup>4</sup> Prince de ligne, *Mémoires, Lettres et Pensées*, F. Bourin, Paris, 1989, p. 759. « La largeur de ce front annonçait les cases de la mémoire et de l'imagination ; on voyait qu'il y avait place pour tout », etc. Autres échos de la vogue de cette « science », p. ex. chez d'Holbach, *Système de la Nature* (1770), 2 vol., Fayard, Paris, 1990, t. 1, p. 199-200, ou chez le jeune Chateaubriand, *Essai sur les Révolutions* (1797), Gallimard, Paris, 1978, p. 95, note ; et une belle description physiognomoniste de Rousseau par Bernardin de Saint-Pierre : *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*, publ. R. A. Leigh, Voltaire Foundation, Oxford, t. 38, 1981, appendice 606, p. 342.

<sup>5</sup> Lettre à Henriette L'Hardy, juillet 1792 : « Lavater est un fou de parler de nos idées comme d'une troupe de danseurs qui auraient besoin d'un certain espace pour étendre les bras et faire des entrechats et des pirouettes » ; elle dit aussi « ce charlatan » (I. de Charrière, *Œuvres complètes*, 10 vol., Van Oorschot-Slatkine, Amsterdam-Genève, 1979-1984, t. 3, 1981, p. 384).

<sup>6</sup> L.-S. Mercier, *Tableau de Paris* (décennie 1780), 2 vol., Mercure de France, Paris, 1994, p. ex. t. 1, p. XXX-XXXI, p. 974, 1026-1027 ; t. 2, p. 507-508, 514, 517, 522, 663, 880-883 (et 1118-1119, sur les rapports de la taille et du caractère).

<sup>7</sup> Voltaire, deuxième phrase de *Candide, ou l'Optimisme* (1759).

<sup>8</sup> Lettre d'août 1767 à Falconet : Diderot, *Correspondance*, publ. G. Roth, 16 vol., Ed. de Minuit, Paris, 1955-1970, t. 7, 1962, p. 101.

<sup>9</sup> Boyer d'Argens, *Thérèse Philosophe* (1748), Actes Sud-Labor-L'Aire, Arles, 1992, p. 10.

<sup>10</sup> La Mettrie, *Discours sur le bonheur* (c. 1750), publ. J. Falvey, Voltaire Foundation, Banbury, 1975, p. 206.

<sup>11</sup> Rousseau, *Confessions* (années 1770), dans ses *Œuvres complètes*, t. 1, Gallimard, Paris, 1959, rééd. 1991, p. 446.

c'est à ce point que dans son tourment, durant près d'un an, il amorcera chacune de ses lettres avec un quatrain de sa production, toujours le même, un peu poussif, dont ces trois vers :

Ciel, démasque les imposteurs  
Et force leurs barbares cœurs  
À s'ouvrir aux regards des hommes <sup>12</sup>.

Quant à Mercier, déjà cité, dans sa hantise il ne laisse pas d'interroger : « Qui m'aidera à lire le cœur humain à travers ses enveloppes ? » <sup>13</sup> Ou bien encore : « Qui au moral prendra le scalpel [...] ? » <sup>14</sup>.

Le scalpel *au moral*... La métaphore est suggestive. N'évoque-t-elle pas ces « anatomistes de la pensée », un prêtre et un espion de police, que Balzac montre s'affrontant, par le regard, sous le Directoire <sup>15</sup> ? Mais plus encore, n'est-elle pas propre à nous rappeler que Maupertuis, qui présida l'Académie de Berlin, n'excluait pas qu'on pût un jour élucider, directement, les modalités d'articulation « de l'âme et du corps » en pénétrant positivement, par dissection, « dans le cerveau d'un homme vivant » <sup>16</sup> ? Rivarol, en 1788, dit d'ailleurs en substance quelque chose d'assez proche, lorsqu'il avance que « celui qui connaîtrait à fond les secrets de l'anatomie rendrait compte de toutes les opérations de l'âme » <sup>17</sup>. Peu d'années plus tard, Maine de Biran première manière ne s'empresse guère de récuser l'audace de Maupertuis, puisqu'il concède que celui-ci, en l'occurrence, « avait peut-être raison jusqu'à un certain point » <sup>18</sup>. Au regard de quoi, à l'avant-veille ou à la veille de la Révolution, l'intériorité a bien propension à être vue comme un *espace*, lequel en soi ne saurait être ni secret ni interdit, n'arborant pour l'instant ce double caractère qu'à titre provisoire, en attendant d'être exploré puis bonifié par des techniques dont simplement la mise au point appelle encore, doit-on penser, quelque délai.

Au minimum, à cet égard, l'omniprésent sensationnisme est prometteur, puisque selon lui l'intériorité, tout machinalement, est conditionnée par les sensations. Helvétius écrit même sans ambages : « Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent » <sup>19</sup>. Ces mots sont essentiels. GUSDORF insiste avec raison sur la prégnance, dans ce contexte doctrinal, de « l'espace du dehors » sur « l'espace du

<sup>12</sup> Rousseau, *Correspondance complète, op. cit.*, t. 37 et 38, Oxford, 1980 et 1981, *passim* (dont une explication de Jean-Jacques, t. 38, p. 79).

<sup>13</sup> Mercier, *Tableau de Paris, op. cit.*, t. 2, p. 881.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 88. Il s'agit de percer le génie propre de l'acteur, par rapport à celui des autres artistes.

<sup>15</sup> Balzac, *Une ténébreuse affaire* (1841), Gallimard, Paris, 1958, p. 104.

<sup>16</sup> Maupertuis, *Lettre sur le Progrès des Sciences*, s. l., 1752, p. 83. Un criminel ferait l'affaire. « Un homme n'est rien, comparé à l'espèce humaine ; un criminel est encore moins que rien » (p. 84).

<sup>17</sup> Rivarol, *Lettre à M. Necker sur son livre De l'importance des opinions religieuses* (1788), dans *Rivarol. Les plus belles pages*, publ. J. Dutourd, Mercure de France, s. l., 1963, réimpr. 1988, p. 218.

<sup>18</sup> Maine de Biran, *Journal, III, Agendas, Carnets et Notes*, publ. H. Gouhier, Être et Penser « Cahiers de Philosophie », n° 43, Neuchâtel, sept. 1957, p. 18, notes de 1794 ou 1795.

<sup>19</sup> Helvétius, *De l'Esprit* (1758), Fayard, Paris, 1988, p. 539.

dedans », faisant constat qu'elle aboutit à conférer un « droit de cité au mécanisme dans l'espace mental », et qu'en conséquence elle laisse espérer « une exacte psychométrie »<sup>20</sup>. Il évoque aussi « un déterminisme des choses sur l'esprit », parle du *moi* comme d'une simple « réverbération de l'environnement »<sup>21</sup>. Il note que « la conscience n'est plus qu'un répertoire de données à partir desquelles se constitue un ordre précaire calqué sur l'assemblage des réalités extérieures »<sup>22</sup> ; précaire, car et l'assemblage et les réalités sont sujets à varier. Il ose même la formule d'« un dehors sans dedans »<sup>23</sup>, tant celui-ci, dans cette logique, est annexé organiquement à celui-là.

Que nous ne soyons que « ce que nous font les objets qui nous environnent », ou tout au plus guère davantage, est en effet un lieu commun de l'esprit du temps. D'Holbach n'en doute guère : « Un Européen transplanté dans l'Indostan deviendra peu à peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament et le caractère »<sup>24</sup>. Rousseau, à force d'observer, avait cru découvrir « que modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions sans nous en apercevoir, dans nos idées, dans nos sentiments, dans nos actions même l'effet de ces modifications. [...] Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les éléments, les aliments, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine et sur notre âme par conséquent »<sup>25</sup>. C'est ce qu'aussi, et parmi d'autres, exprime clairement Maine de Biran à ses débuts : « Tout influe sur nous, et nous changeons sans cesse avec ce qui nous environne »<sup>26</sup>. Cabanis, avec l'autorité du prestige médical, abondera dans ce sens, notant par exemple que les animaux, dont par-dessus tout l'animal humain, « sont, en quelque sorte, l'image vivante du local », nous dirions : de l'environnement. Et d'évoquer même, dans une ambiance de réduction sans équivoque du moral au physique, « l'analogie physique de l'homme avec les objets qui l'entourent »<sup>27</sup>.

D'où il découle que moduler avec adresse l'environnement devrait suffire à modifier les caractères, donc à rectifier les comportements. Un tel procédé, la chose est notable, on doit pouvoir en premier lieu se l'appliquer à soi-même. C'est ce qu'indique d'Holbach lorsqu'il écrit que « chacun de nous peut en quelque sorte se faire un tempérament »<sup>28</sup>. Tel est, tout aussi bien, l'objet précis du *Traité de morale sensitive* qu'aurait voulu produire Jean-Jacques, et qu'il eût sous-titré *Le matérialisme du Sage* : traité postulant que « tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner dans leur origine les sentiments dont nous nous laissons dominer », donc ambitionnant de « forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent »<sup>29</sup>. Le matérialiste

<sup>20</sup> Gusdorf, référence de la note 2.

<sup>21</sup> G. Gusdorf, *Les Sciences humaines et la Pensée occidentale*, op. cit., respectivement : t. 7, *Naissance de la Conscience romantique au Siècle des Lumières*, 1976, p. 110 ; t. 11, *L'Homme romantique*, 1984, p. 22.

<sup>22</sup> Gusdorf, t. 11, *L'Homme romantique*, p. 19.

<sup>23</sup> Gusdorf, t. 3, *Fondements du Savoir romantique*, 1982, p. 371.

<sup>24</sup> D'Holbach, *Système de la Nature*, op. cit., t. 1, p. 154.

<sup>25</sup> Rousseau, *Confessions*, op. cit., p. 409.

<sup>26</sup> Maine de Biran, *Journal*, III, op. cit., p. 3, 27 mai 1794.

<sup>27</sup> Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme* (1802), reprint de l'éd. de 1844, Slatkine, Paris-Genève, 1980, p. 411.

<sup>28</sup> D'Holbach, référence de la note 24.

<sup>29</sup> Rousseau, référence de la note 25.

d'Holbach, le spiritualiste Rousseau, souffre-douleur et pourfendeur de la « coterie holbachique », communient ici dans les mêmes principes et la même logique, attestant l'unité des Lumières sur certains enjeux qu'on peut estimer d'un ordre essentiel.

Au fil de la Révolution, quelques propos pédagogiques viendront s'inscrire dans cette logique d'action sur soi par une maîtrise de l'origine des sensations. Tel philanthrope faisant valoir, à l'intention de l'Assemblée : « Nous sommes soumis à l'influence perpétuelle des objets qui nous environnent », prétendra donc, en conséquence, que les enfants soient préparés à la saisie concrète et la compréhension de tout ce qui les entoure<sup>30</sup>. Et quand Boulay de la Meurthe préconisera ce qu'il appelle « l'instruction des choses », autrement dit « celle que nous donnent les objets qui sont sous nos yeux, qui nous environnent », ce sera expressément en se recommandant de Locke, Helvétius, Condillac<sup>31</sup>. Un peu plus tard, Maine de Biran, qu'intéressait fort l'idée directrice du *Traité de morale sensitive*<sup>32</sup> au point que celle-ci, écrira Gouhier, « joue dans sa pensée le rôle de loi-cadre »<sup>33</sup>, et qui à maints égards revivait pour son compte les tiraillements intérieurs de Jean-Jacques, Maine de Biran se voudra convaincu, dans sa maturité, que « toute notre liberté » consiste à orienter nos processus de production des sensations et des idées « vers les causes extérieures [...] capables de nous modifier ou de nous donner ces sensations et ces idées »<sup>34</sup>. Encore hésita-t-il assez visiblement à tenir pour acquis qu'on pût ainsi, par volonté, se contraindre à agir sur soi<sup>35</sup>.

Mais le fait est que plus encore, ce procédé, pour les Lumières, est applicable aux autres, dont par ce biais l'on doit pouvoir téléguider les sentiments et les actions. La profonde pulsion manipulatrice de la Révolution française trouve ici ses racines. Rousseau pédagogue, afin d'exprimer l'emprise absolue, et artificieuse, que le précepteur doit ambitionner sur la volonté de son jeune élève, a cette question, qui d'évidence n'est à ses yeux qu'élémentaire et anodine : « Ne disposez-vous pas, par rapport à lui, de tout ce qui l'environne ? »<sup>36</sup> Or deux choses ici peuvent être rappelées. D'une part, cette propension à un contrôle total, et même totalitaire, de l'intériorité, inspire puissamment la pédagogie des Lumières françaises, au point de susciter, chez certains connaisseurs, l'emploi du mot « totalitaire »<sup>37</sup>. Et d'autre part, à cet égard, il n'est aucunement

<sup>30</sup> Projet présenté à l'Assemblée nationale par A.-J. Dorsch, « citoyen français », du 7 mars 1792 : *Procès-verbaux du Comité d'Instruction publique de l'Assemblée législative*, publ. J. Guillaume, rééd. augm. J. Ayoub et M. Grenon, L'Harmattan, Paris-Montréal, 1997, p. 110.

<sup>31</sup> Au Conseil des Cinq-Cents, le 7 avril 1799 : *Moniteur*, n° 203, 23 germinal an VII, 12 avril, p. 826, col. 3.

<sup>32</sup> Maine de Biran, *Journal*, II, publ. H. Gouhier, Être et Penser. « Cahiers de Philosophie », n° 42, (Neuchâtel), nov. 1955, p. 124, note 2, où Gouhier recense, au fil des ouvrages de Maine de Biran, les passages évoquant le *Traité de morale sensitive*.

<sup>33</sup> H. Gouhier, *Maine de Biran par lui-même*, Seuil, Paris, 1970, p. 76.

<sup>34</sup> Maine de Biran, *Journal*, II, *op. cit.*, p. 381, 9 août 1823.

<sup>35</sup> Voir p. ex. *ibid.*, p. 199.

<sup>36</sup> Rousseau, *Emile ou de l'Éducation* (1762), L. II, Flammarion, Paris, 1966, p. 150.

<sup>37</sup> Cf. G. Gusdorf, *op. cit.*, t. 11, *L'Homme romantique*, 1984, p. 27 : « Ce remodelage procédant du dehors au dedans » suit « les voies et moyens d'une pédagogie totalitaire, dont on retrouve les linéaments dans les traités d'Helvétius, de d'Holbach, de Condorcet, de Bentham et dans l'œuvre réformatrice du législateur révolutionnaire » ; et M. Grandière, *L'Idéal pédagogique en France au dix-huitième siècle*, thèse dir. par J. de Viguier, Voltaire Foundation, Oxford, 1998, qui use de l'expression « totalitarisme pédagogique », p. 239 ; [p. 273-283]

d'étanchéité entre politique et pédagogie. L'homme, toute sa vie, est connaissable et modifiable avec les techniques du sensationnisme. « Car l'homme, écrira Cabanis, environné d'objets qui font sans cesse sur lui de nouvelles impressions, ne discontinue pas un seul instant son éducation »<sup>38</sup>.

Aussi les progrès de la politique tels qu'on les espère doivent-ils intégrer une pénétration sans timidité du réformateur au sein des consciences. Rousseau encore, dont le *Contrat social*, qui selon lui – mais le sait-on ? – n'est qu'« une espèce d'appendice » à *Emile*<sup>39</sup>, implique expressément un drastique remodelage de la nature humaine, avait écrit, *approveur*, que « l'autorité la plus absolue est celle qui pénètre jusqu'à l'intérieur de l'homme »<sup>40</sup>. Quant à Mably, tout aussi bien il exprimait sans réticence la vocation claire du législateur à « descendre dans le cœur humain et en pénétrer tous les replis et tous les secrets »<sup>41</sup>.

Rousseau et Mably sont « spiritualistes ». *A fortiori* les tenants exprès du matérialisme sont-ils disposés à légitimer cette exorbitante investigation, pour laquelle le scientisme ambiant se fait prometteur, et légitimant. Sur l'élan donné par les découvertes de Newton et l'anthropologie de Locke, Hume s'est voulu « le Newton de l'espace du dedans »<sup>42</sup>, il ambitionne de mettre à nu « les ressorts secrets et les principes qui font agir l'esprit dans ses opérations »<sup>43</sup>. Or l'empirisme sensationniste, comme nous savons, « donne la préséance aux apports du monde extérieur »<sup>44</sup>, il laisse supposer, et même plutôt, en bonne rigueur, il doit postuler impérativement que les lois qui rendent compte de l'intériorité ne sont qu'une extension, un cas particulier de celles du monde physique. Il aboutit, nous l'avons entendu, à conférer un « droit de cité au mécanisme dans l'espace mental ». En d'autres termes, ce sont « les lois des phénomènes extérieurs » qui ont vocation à fournir « la clef de l'intelligibilité applicable à l'ordre du dedans »<sup>45</sup>. Cet ordre du dedans n'est ni un lieu interdit, car ontologiquement il est sans densité : « la conscience humaine n'est qu'une machine à enregistrer et à combiner les signaux reçus du dehors », le sujet humain ne dépasse pas « la réalité de simple support de ses représentations »<sup>46</sup>, « notre âme » se réduit, selon Montesquieu, à « une suite d'idées »<sup>47</sup> ; ni un espace essentiellement secret, car l'élan du scientisme a pour

---

voir aussi notamment p. 316 (« enfants fabriqués », « oppression totale par la tendresse »...) et, conclusion, p. 416 (« aspects totalitaires », « surveillance et enfermement », « volonté d'appropriation de l'enfant », « pédagogues démiurges », « uniformité de pensée »...).

<sup>38</sup> Cabanis, *Rapports du Physique et du Moral de l'Homme*, op. cit. p. 99.

<sup>39</sup> Lettre de Rousseau à N. Duchesne, 23 mai 1762 : *Correspondance complète...*, op. cit., t. 10, Institut et Musée Voltaire, The University of Wisconsin Press, Genève-Madison, 1969, p. 282.

<sup>40</sup> Rousseau, *Discours sur l'Économie politique* (1755), dans ses *Œuvres complètes*, Gallimard, t. 3, Paris, 1964, réimpr. 1979, p. 251.

<sup>41</sup> Mably, *De la Législation ou Principes des Loix* (1776), L. Ier, ch. 4, dans Mably, *Œuvres complètes*, Delamollière, Lyon, 1792, t. 9, p. 90.

<sup>42</sup> Gusdorf, t. 11, *L'Homme romantique*, op. cit., p. 20.

<sup>43</sup> Hume, *Enquête sur l'entendement humain* (1748), GF-Flammarion, Paris, 1983, p. 57.

<sup>44</sup> Gusdorf, t. 11, *L'Homme romantique*, op. cit., p. 19.

<sup>45</sup> Gusdorf, t. 7, *Naissance de la Conscience romantique...* op. cit., p. 115.

<sup>46</sup> Gusdorf, t. 9, *Fondements du Savoir romantique*, op. cit., p. 361 et 362.

<sup>47</sup> Montesquieu, *Cahiers, 1716-1765*, Grasset, Paris, 1941, p. 22.

fin évidente de tout élucider, d'entièrement « "déplier" la réalité, de la déployer sur un même plan, selon les principes d'une régulation dans l'homogène »<sup>48</sup>, ce qui bien sûr, au bout du compte, précisément, ne pourra qu'abolir les « replis » des consciences. D'une âme qui se révèle, Balzac n'écrira-t-il pas qu'elle « s'est dépliée »<sup>49</sup> ?

La démarche s'auto-légitime donc par ses propres principes, qui évinçant d'un tel dossier toute présence de mystère, rendent du même coup hors de saison, par hypothèse, les respects et prudences afférents. « L'homme sera toujours un mystère pour ceux qui s'obstineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie », observe d'Holbach<sup>50</sup>. Ce handicap n'affecte pas l'homme éclairé. Pour ce même auteur, c'est la médecine qui fournira « la clef du cœur humain », laquelle permettra d'« agir sur les hommes » et d'orienter pertinemment les choix législatifs et institutionnels<sup>51</sup>. La bonne intention donne à l'entreprise manipulatrice un surcroît de légitimation. Lorsque Helvétius écrit : « Pour diriger les mouvements de la poupée humaine, il faudrait connaître les fils qui la meuvent »<sup>52</sup>, ce n'est évidemment que dans une perspective d'heureuse application : « L'habileté de l'écuver consiste à savoir tout ce qu'il peut faire exécuter à l'animal qu'il dresse ; et l'habileté du Ministre à connaître tout ce qu'il peut faire exécuter aux peuples qu'il gouverne. – La science de l'homme fait partie de la science du gouvernement. [...] – Que les philosophes pénètrent donc de plus en plus dans l'abîme du cœur humain : qu'ils y cherchent tous les principes de son mouvement, et que le Ministre profitant de leurs découvertes, en fasse selon les temps, les lieux et les circonstances, une *heureuse application* »<sup>53</sup>. Le médecin Cabanis et ses amis idéologues, « basés » chez la veuve d'Helvétius, croiront devoir et pouvoir être, auprès de Bonaparte s'installant, ces avisés anthropologues offrant « la clef du cœur humain ».

Certains voudront voir de l'outrance démiurgique dans ce scientisme conquérant, qui obnubilé, comme écrit Gusdorf, par la perspective d'« une géométrie unitaire de l'espace mental »<sup>54</sup>, aspire candidement à globaliser le socio-humain pour un bonheur de termitière. « Le but lointain de l'éducation personnelle et collective serait de réduire à la raison la personne et l'humanité tout entière. La matrice de toute vérité est un présupposé de totalité, dont l'ambition serait de soumettre à l'obéissance d'une norme unitaire l'ensemble des pensées, des comportements, et des phénomènes »<sup>55</sup>. La liberté, *a priori*, n'y saurait guère trouver son compte. Il est de fait que les grands et moins grands des Lumières ont nettement nié que l'homme fût libre, ils ont vu en lui une simple machine, et l'ont en tout assimilé à l'animal : autant d'options qu'implique d'ailleurs nécessairement l'empirisme sensationniste. L'égalité souffre également de cette logique, du fait de l'abîme que creuse benoîtement le petit nombre de ceux qui savent et manipulent, entre lui-même et la multitude vouée au pétrissage. L'hyper-élitisme est à l'ordre

<sup>48</sup> Gusdorf, t. 3, vol. 1, *La Révolution galiléenne*, 1969, p. 153.

<sup>49</sup> Balzac, *Mémoires de deux jeunes mariées* (1841), dans ses *Œuvres complètes. La Comédie humaine*, « Études de mœurs : scènes de la vie privée, 1 », L. Conard, Paris, 1931, p. 218.

<sup>50</sup> D'Holbach, *Système de la Nature*, *op. cit.*, t. 1, p. 154.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>52</sup> Helvétius, *De l'Homme* (1773), 2 vol., Fayard, Paris, 1989, t. 1, p. 45.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>54</sup> Gusdorf, t. 9, *Fondements du Savoir romantique*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>55</sup> Gusdorf, t. 11, *L'Homme romantique*, *op. cit.*, p. 21.

du jour. Mme du Deffand, qui mieux que d'autres connaissait (et appréciait) les philosophes, et avait tant d'affinité avec Voltaire sur l'essentiel, se surprendra à faire reproche à celui-ci : « Vos philosophes ou plutôt soy disant philosophes sont de froids personnages [...], prêchant l'égalité par esprit de domination »<sup>56</sup>. Tout cela ne saurait être entièrement étranger à la logique profonde de la Révolution française<sup>57</sup>.

Au fil de cette Révolution, le thème de l'intériorité humaine offre un dossier d'une grande richesse, et en quantité et en qualité. À peine ici l'entrouvrons-nous. Tout a commencé sur un idéal et une illusion de transparence généralisée, comme si renaissait le temps primitif où selon Rousseau « les hommes trouvoient leur sécurité dans la facilité de se pénétrer réciproquement »<sup>58</sup>. Cette illusion, naturellement, n'a pas duré, ne laissant la place qu'à un idéal désormais crispé, car échauffé par la hantise d'une impénétrabilité des consciences, qu'utopiquement de plus en plus on veut *forcer*, pour les démasquer et les remodeler. « Qu'il seroit doux, disait Jean- Jacques, de vivre parmi nous, si la contenance étoit toujours l'image des dispositions du cœur »<sup>59</sup>. À l'évidence une telle douceur est différée. La pathétique imprécation épistolaire que nous savons – « Et force leurs barbares cœurs// À s'ouvrir aux regards des hommes » – est tragiquement, de plus en plus, d'actualité. Le serment politique, la technique du scrutin public, qui violentent les consciences, ont pour objet, pourrait-on dire, de faire sourdre de l'intériorité, « afin, entendra-t-on, que tous les oiseaux de nuit soient mis à découvert »<sup>60</sup>. Les visages constamment se composent et se scrutent : ce peut être une question de vie ou de mort. Chateaubriand rapportera qu'en ces années, « des regards peureux et baissés se détournaient de vous, ou d'après regards se fixaient sur les vôtres pour vous deviner et vous percer »<sup>61</sup>. Dans une de ses nouvelles, remarquablement, Balzac s'attache à évoquer, dans la société d'une petite ville normande, en novembre 1793, cet entrelacs d'arrière-pensées qui subtilement s'entre-suppulent et s'entre-guettent, en interrogeant, à la dérobée, les physionomies<sup>62</sup>. Portalis n'écrit-il pas que « chacun redoutait de se ressembler à lui-même »<sup>63</sup> ?

<sup>56</sup> Dans Voltaire, *Correspondence and related Documents*, éd. Besterman, Voltaire Foundation, t. 34, Banbury, 1974, p. 233, Lettre D 15415, du 5 janvier 1769.

<sup>57</sup> Outre l'ouvrage cité au début de cette étude, nous nous permettons d'indiquer notre article « Liberté, Égalité, Fraternité. Inventaire sommaire de l'idéal révolutionnaire français » (en français) dans *Himeji International Forum of Law and Politics* (Himeji), n° 1, 1993, p. 3-25 ; trad. japonaise (N. Kanayama) dans *Himeji Law Review* (Himeji), n° 8, 1991, p. 141-154 ; trad. italienne (R. Isotton) dans *Rivista Internazionale dei Diritti dell'Uomo* (Milan), 1995/3, p. 586-605 ; trad. espagnole (P. A. Sáenz) dans *Gladius* (Buenos-Aires) n° 44, 1999, p. 85-102.

<sup>58</sup> Rousseau, *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750), dans ses *Œuvres complètes*, t. 3, *op. cit.*, p. 8.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>60</sup> Selon le mot de Merlin de Thionville réclamant un vote public, à l'Assemblée législative, le 23 février 1792 : *Archives parlementaires*, 1e série, t. 39, P. Dupont, Paris, 1892, p. 38, col. 2.

<sup>61</sup> Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe* (1848-1850), L. 9, ch. 3, 4 vol., Rencontre, Lausanne, 1968, t. 1, p. 337.

<sup>62</sup> Balzac, *Le Réquisitionnaire* (1831).

<sup>63</sup> Portalis, *De l'Usage et de l'Abus de l'Esprit philosophique durant le dix-huitième siècle* (écrit vers 1798), 2 vol., Moutardier, Paris, 1834, t. 2, p. 392.



Mona Ozouf voit justement « le fond du jacobinisme » dans un « idéal de parfaite visibilité sociale et psychologique », elle évoque « un projet de visibilité absolue »<sup>64</sup>, dont par exemple on peut trouver une illustration assez saisissante dans cette aspiration qu'exprime un orateur, au club des Jacobins, à « des *séances muettes* où chacun se devine dans les yeux ce qu'il a à faire »<sup>65</sup>. Dans une telle atmosphère, mieux vaut ne pas avoir renom d'opacité. Tel jacobin de province, qu'un comité d'épuration a estimé « d'un caractère difficile à pénétrer », s'emploie à obtenir qu'à cette appréciation sourdement menaçante on veuille bien substituer, mention un peu bancale : « Caractère froid et humain »<sup>66</sup>. Pour la grande masse des citoyens, qui reste en dehors de l'élite révolutionnaire, la propagande fondée sur une logique expressément sensationniste, en action notamment dans les fêtes nationales, prétend œuvrer, impérieusement, au réaménagement des âmes, qui ne s'avère que trop urgent au fil des mois et des années. Mona Ozouf écrit aussi, avec relief, que dans un tel contexte « le for intérieur lui-même est criminel ». Elle constate également : « Qui entreprend de créer un homme nouveau prétend s'emparer des moindres pensées, [...] part en guerre contre l'intériorité »<sup>67</sup>. Identiquement, selon Gusdorf, en cette affaire, « le repli sur soi, le lyrisme de l'intériorité » peuvent être vus par l'utopisme effervescent comme « des amorces de haute trahison »<sup>68</sup>. Tocqueville, de son côté, n'avait-il pas jugé pouvoir considérer que « dans les républiques démocratiques, [...] la tyrannie [...] laisse le corps et va droit à l'âme »<sup>69</sup> ?

Après la Terreur, qui en conséquence fut un moment d'auto-compression exacerbée des intériorités, l'échec est patent. Dès auparavant, les événements ont « enseigné » aux Parisiens, note un témoin, « à différencier les mouvements de la physionomie de ceux du cœur »<sup>70</sup>. Ceux qui à cet échec ne se résignent pas disent leur ressentiment à l'égard des consciences, dont les « replis », dorénavant, rhétoriquement sont estimés être *tortueux*. L'expérience révolutionnaire n'aura pas forgé le mot *arrière-pensée*, mais elle l'aura notablement revigoré, puisqu'il est, paraît-il, « rare avant 1798 »<sup>71</sup>. Le mot *intériorité*, quant à lui, fait son entrée dans le langage psychologique en 1801<sup>72</sup>, symptôme d'une propension à la réinventer, cette intériorité, après qu'elle eut été à peu

<sup>64</sup> M. Ozouf, *L'École de la France. Essais sur la Révolution, l'Utopie et l'Enseignement*, Gallimard, Paris, 1984, p. 83 ; et *L'Homme régénéré. Essais sur la Révolution française*, Gallimard, Paris, 1989, p. 120.

<sup>65</sup> Simond, le 27 juillet 1792 : F.-A. Aulard, éd., *La Société des Jacobins. Recueil de Documents...*, 6 vol., Rouast, Noblet, Maison, Quantin, t. 4, Paris, 1892, p. 149. L'expression manque un peu de rigueur, mais le sens en est clair.

<sup>66</sup> A. Fray-Fournier, éd., *Le Club des Jacobins de Limoges (1790-1795), d'après ses délibérations, sa correspondance et ses journaux*, H.-Ch. Lavauzelle, Limoges, 1903, p. 265.

<sup>67</sup> M. Ozouf, respectivement à chacune des deux références de la note 64.

<sup>68</sup> G. Gusdorf, *Fondements du Savoir romantique*, op. cit., p. 132.

<sup>69</sup> Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, I (1835), IIe partie, ch. 7, R. Laffont, Paris, 1986, p. 246.

<sup>70</sup> *Venise et la Révolution française. Les 470 dépêches des ambassadeurs de Venise au Doge*, trad. et publ. dir. par A. Fontana, Fr. Furlan et G. Saro, R. Laffont, Paris, 1997, p. 821, dépêche d'A. Pisani, 2 octobre 1792.

<sup>71</sup> A. Dauzat, J. Dubois, H. Mitterand, *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Larousse, Paris, 1973, p. 550.

<sup>72</sup> A. Rey, dir., *Dictionnaire historique de la langue française*, 3 vol., Dictionnaires Le Robert, Paris, 1998, t. 2, p. 1861.

près niée. Depuis la Terreur, on inclinait effectivement à la réhabiliter, dans son essence – espace *secret* – donc dans ses droits – lieu *interdit*. L'abbé Grégoire l'exprime par exemple en décembre 1794, disant à la tribune de l'assemblée que « vouloir commander à la pensée, c'est une entreprise *chimérique*, car elle excède les forces humaines ; c'est une entreprise *tyrannique* car nul n'a le droit d'assigner des bornes à ma raison »<sup>73</sup>.

Ce type de propos, après Thermidor, n'est pas isolé. La prétention de manipuler les intériorités n'en perdure pas moins, et s'accroît même, durant les dernières années de la Révolution<sup>74</sup>, de même bien sûr que les pratiques de dissimulation ; Tocqueville écrit qu'alors encore, « [b]eaucoup avaient peur de montrer leur peur »<sup>75</sup>. Bonaparte, en Égypte, estime habile de s'employer à faire accroire aux autochtones qu'il a pouvoir de lire en eux, tout simplement : « Je pourrais demander compte à chacun de vous des sentiments les plus secrets du cœur, car je sais tout, même ce que vous n'avez dit à personne »<sup>76</sup>. Portalis, qui quant à lui juge nécessaire de « laisser respirer les âmes librement »<sup>77</sup>, ne se réjouit pas moins, très remarquablement, que grâce au Concordat « on subjugué les consciences même »<sup>78</sup>. « La loi civile ne scrute pas les consciences. Les pensées ne sont pas de son ressort », professera pourtant ce même Portalis<sup>79</sup>, que ne rebutent guère les palinodies. Mais il se trouve que par ailleurs, le tribun Sédillez, lorsqu'il prétend élever le débat, assure que par leurs choix législatifs, les rédacteurs du Code civil ont la finesse de « saisir l'homme jusque dans l'asile le plus secret de sa pensée »<sup>80</sup>. Le même orateur indiquait naguère qu'à l'homme d'État digne de ce nom il importait par-dessus tout de « bien connaître l'algèbre du cœur humain »<sup>81</sup> : où l'on saisit la permanence et l'importance d'une thématique dont en ces pages, redisons-le, nous ne faisons guère qu'effleurer le dossier.

À cette obsession de pénétration du for intérieur, obsession doctrinale, obsession politique de toute une époque, pourrait suffire à faire écho, et contrepois, telle confiance de la jeune sœur du futur conventionnel Gilbert Romme, à la jointure du siècle des

<sup>73</sup> *Moniteur*, n° 203, 3 nivôse an III, 23 décembre 1794, p. 388, col. 3, séance du 21 décembre.

<sup>74</sup> Cf notre *Nature humaine et Révolution...*, *op. cit.*, p. 145-147.

<sup>75</sup> Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), R. Laffont, Paris, 1986, p. 1114.

<sup>76</sup> Proclamation aux habitants du Caire, 1er nivôse an VII, 21 décembre 1798 : dans J. Massin, dir., *Napoléon Bonaparte. L'Œuvre et l'Histoire* (large choix d'écrits privés et publics, et de témoignages de collaborateurs), 12 vol., Club français du Livre, Paris, 1969-1971, t. 1, p. 439.

<sup>77</sup> *Archives parlementaires*, 2e série, t. 2, P. Dupont, Paris, 1863, p. 736, col. 2, au Corps législatif, sur la séparation de corps, 3 frimaire an VII, 24 novembre 1801.

<sup>78</sup> *Ibid.*, t. 3, P. Dupont, Paris, 1864, p. 424, col. 2, au Corps législatif, sur le Concordat, 15 germinal an X, 5 avril 1802.

<sup>79</sup> *Ibid.*, t. 5, P. Dupont, Paris, 1865, p. 209, col. 2, au Corps législatif, sur la propriété, 26 nivôse an XII, 17 janvier 1804.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 63, col. 1, au Tribunat, sur les successions, 10 floréal an XI, 30 avril 1803.

<sup>81</sup> *Moniteur*, n° 240, 30 floréal an VII, 19 mai 1799, p. 977, col. 2, au Conseil des Anciens, 25 floréal, 14 mai.

Lumières et de la Révolution, puisqu'en février 1789. Rêvant « danse » et « jeunes gens », et « contredanse nouvelle », mais faisant la dévote devant sa grand-mère, l'adolescente a en effet cette notation, qui peut paraître appropriée : « Si elle pouvait lire dans ma pensée, elle me croirait perdue. Mais *la pensée est une propriété où les mères et les tyrans n'ont rien à voir* »<sup>82</sup>.

Chemin de Meule Farine  
49100 Angers

<sup>82</sup> *Les Lettres de Miette Tailhand-Romme, 1787-1797*, publ. R. Bouscayrol, s. n. d'éd., Clermont-Ferrand, 1979, p. 92, à une amie, mots soulignés dans l'original.  
[p. 273-283] X. MARTIN *Arch. phil. droit* 44 (2000)